

Viriate, le Vercingétorix de Lusitanie



Au milieu du II^e siècle avant notre ère, un berger devenu un redoutable guerrier se dresse contre les légions romaines, coupables d'avoir, par trahison, massacré son peuple. Pendant dix ans, il mène un combat aussi brave que désespéré, qui le propulsera, à partir du XIX^e siècle, au rang des héros nationaux portugais. **PAR JEAN-YVES BORIAUD**

Sans doute est-ce dans la ville de Zamora, en Espagne, à 50 km de la frontière portugaise, que se dresse la statue la plus spectaculaire de Viriate: un grand bronze inauguré en 1904, qui le représente, le bras droit tendu et le poignard à la main gauche, en fier guerrier, au-dessus d'une inscription latine sans équivoque: «La

Terreur des Romains». Viriate est né dans les années 180 av. J.-C. Si, pour le roman national portugais, ce héros est une figure fondatrice, c'est d'abord pour la résistance acharnée – et reconnue par l'Histoire – qu'il opposa entre 150 et 140 à la conquête romaine. Tout avait commencé par l'arrivée en Hispanie citérieure, en 151, d'un propréteur ambitieux et déjà connu pour sa dupli-

cité et son manque d'humilité, révélés lors de sa campagne de Macédoine: Servius Sulpicius Galba.

Sa mission, confiée par le Sénat, était précise: en finir au plus tôt avec les velléités de révolte des tribus du nord-ouest de l'Hispanie. Mais son armée, fatiguée, subit bientôt un désastre militaire, où elle perdit 7 000 hommes. Il fallait réagir: une fois ses forces refaites,



Du *fatum* au *fado* La mort du chef de guerre entre dans la légende et, en 1807, José de Madrazo peint son monumental chef-d'œuvre (307 cm x 462 cm), *La muerte de Viriato, jefe de los Lusitanos*. Musée du Prado.

MUSÉE DU PRADO, MADRID

il passa à l'attaque et, dès l'année suivante, ravagea systématiquement les plaines de Lusitanie. Aux ambassadeurs que les locaux se résolurent à lui adresser, il garantit la sécurité, pourvu que les Lusitaniens aillent s'installer en trois territoires, fertiles et bien délimités. Mais dès la fin de ce transfert, il s'empessa d'en massacrer, avec méthode, toute la population. Grosse erreur, qui lui valut d'ailleurs l'opprobre du Sénat : parmi les survivants, il se trouva en effet un solide berger, du nom de Viriate, dont l'ascendant sur les tribus suffit à les unifier, avant une offensive générale. Sa première victoire eut lieu en 147 et, deux années durant, ses succès allaient se multiplier, mal-

gré les efforts acharnés des Romains à envoyer, en vain, dans la région, armée sur armée. Bien qu'en évidente position de supériorité, Viriate, politique mesuré, choisit de négocier, et son ennemi, conquis par sa «sagesse», lui attribua le titre enviable et envié d'«ami et allié du peuple romain».

Vaincu non par les armes mais par la félonie...

Cela n'empêcha pas le Sénat, agacé par cette résistance inattendue, de renier bientôt sa parole et d'envoyer en Lusitanie, en 139, une nouvelle et forte armée, commandée par le consul Quintus Servilius Caepio. Viriate parvint à l'éviter mais surgirent bientôt de nouvelles légions, emmenées par le proconsul Marcus Popillius Laenas : Rome, exaspérée, déployait cette fois le grand jeu, et les Lusitaniens ne pouvaient plus se risquer à une bataille rangée. Mieux valait encore négocier. Viriate reprit donc contact avec le proconsul qui, échaudé, exigea cette fois, comme préalable, la livraison des armes lusitaniennes. Refus de Viriate, peu sûr, à juste titre, des intentions romaines. Nécessité faisant loi, il se résigna malgré tout à lui adresser en ambassade trois hommes «de confiance». Et ce fut alors le dénouement tragique de son aventure, qui lui valut, pour la postérité, l'auréole du héros martyr.

Les trois envoyés, Audax, Ditalcus et Minurus, corrompus par le proconsul, ne revinrent en effet auprès de lui que pour l'assassiner dans son sommeil. Retournés quêmander leur récompense au camp romain, ils en furent, racontet-on, ignominieusement chassés : Rome, leur fut-il répondu, n'avait pas coutume de récompenser les traîtres. Quant au «roi berger» Viriate, grandi encore par son trépas, il venait d'entrer dans la légende. Sa mort sera sans cesse représentée, jusqu'à être magnifiquement théâtralisée en un tableau fameux, peint en 1807 par José de Madrazo y Agudo et aujourd'hui au Prado (*ci-dessus*). Sa renommée finit par être portée aux nues en 2019, quand l'International Astronomical Union décida que l'exoplanète géante HD 45652b, en orbite autour de l'étoile Lusitania, serait désormais nommée... *Viriato*. ☐



ZUMA PRESS/BESTIMAGE

Un Astérix bien informé...

Avec *Astérix en Lusitanie*, le dernier album de la célèbre série, nous sommes résolument dans la période «post-viriatique» : l'épopée du héros berger, évoquée – trahison comprise – en trois cases, est traitée selon les lois du genre (ses moutons bêlent derrière lui, pendant qu'il harangue ses troupes) mais sans dévier, sur le fond, de l'histoire. C'est celle-ci qui est d'ailleurs à l'origine de la mélancolie dominante dans le pays, comme nous l'explique Boulquès : «Elle se transmet de geração en geração depuis la défaite de Viriate... Le plus grand chef que notre peuple ait jamais eu, un guerrier valeureux, charismatique et généreux», mélancolie doublée de la «tristesse d'une trahison des nôtres». Mais c'était «il y a bien longtemps» et la Lusitanie du temps est bien romaine, avec Pluvalus, son gouverneur véreux, et, bien sûr Pirespès, le traître de service, tout cela sur fond de trafic de *garum*, effectivement produit en Bétique (sud de l'Espagne) pendant l'antiquité romaine. Et les auteurs ont l'excellente inspiration de mettre dans la bouche de César en personne, apparu en fin d'album, la réponse des officiers romains aux compagnons félons de Viriate : *Roma traditoribus non praemiatur* («Rome ne récompense pas les traîtres»). J.-Y. B.